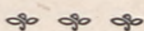
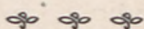


Chronique



NOTES ET INFORMATIONS



Rue de Valois. — Par décret présidentiel en date du 27 mai dernier, M. Paul Léon, chef de la division des services d'architecture, a été chargé de la direction des Beaux-Arts.

Ainsi, prend fin la fausse situation créée par la suppression d'un Sous-Secrétariat d'État dont les services avaient été partagés entre deux personnalités de valeur inégale. Cette dualité paralysait toute initiative. Il faut donc applaudir au nouveau décret qui assure aux bureaux de la rue de Valois, une direction unique et que tout permet de prévoir excellente.

M. Paul Léon appartient depuis de longues années à la maison, et, quoique jeune encore, présente la garantie d'une carrière bien remplie. Comme chef des travaux d'architecture, où s'affrontent tant de coteries hostiles, il a su pacifier les esprits, s'imposer par l'équité, la claire compréhension des problèmes techniques. Nul doute qu'il n'apporte le même esprit averti au gouvernement de l'ensemble des services. Bref, s'il accède au sommet de la hiérarchie administrative, c'est par la grande porte. La chose est trop rare pour qu'on ne la relève pas comme un heureux exemple de ce que devraient être les mœurs administratives. Contrairement au paradoxe trop en faveur, ce n'est pas une bonne condition pour diriger un grand service que d'en ignorer tous les rouages.

Mais la situation n'est pas de tout repos. De tout temps, il y a eu de quoi s'occuper, surtout pour qui désire bien faire. Et maintenant, plus que jamais, trop d'incompétences ou de complaisances ayant, ces dernières années, embrouillé les affaires de la rue de Valois, où, au gré des fluctuations parlementaires, alternèrent hommes politiques et administrateurs plus ou moins qualifiés.

Faisons une rapide revue des titulaires des postes depuis l'avènement de la troisième République :

Du 4 septembre 1870 au 22 décembre 1873, direction de Charles Blanc, qui avait fait œuvre utile durant son premier passage en 1848. Mais il ne

marqua sa nouvelle présence que par l'installation d'un inutile et coûteux musée de copies, « Le Musée Européen », lequel ne satisfait que M. Thiers.

En 1873, Charles Blanc se trouve chassé par les ministres de l'Ordre moral, qui amènent le marquis de Chennevières, c'est-à-dire le directeur des Beaux-Arts le plus franchement moderne — voire révolutionnaire, — qui se soit assis rue de Valois. Sur son initiative, les artistes sont libérés de toute tutelle dans l'organisation des salons, le prix du salon est institué, et les Sociétés des Beaux-Arts des départements, réunies annuellement à Paris, voient leurs précieux travaux publiés. La commission de l'inventaire des richesses d'Art de la France est également créée et manifeste son activité par l'impression de volumes de haut intérêt. Enfin, le marquis de Chennevières provoque la décoration du Panthéon, où il fait la part belle à Puvis de Chavannes et prévoit une place pour J. F. Millet. A noter que l'actif administrateur avait accepté cette direction sous la condition de ne s'occuper en rien des affaires de théâtre, où les questions de personnes ont une si large place. Est-il nécessaire de dire que cet exemple fut peu suivi ?

La direction de Chennevières prit fin en décembre 1877, le ministre Bardoux ayant confié la destinée des Beaux-Arts au statuaire Guillaume, auquel succéda, avec le titre de Sous-Secrétaire d'État, Ed. Turquet (4 février 1879 — 10 novembre 1881).

Dans le Cabinet suivant, formé par Gambetta, les Services de la rue de Valois sont élevés au rang de Ministère, au profit d'Antonin Proust, un ancien ami de Manet, qui n'eut pas le temps de faire œuvre personnelle, le « grand Ministère » ayant démissionné dès le 26 janvier 1882. Du coup, les Beaux-Arts redescendaient au rang de simple direction, confiée successivement à Paul Mantz et à A. Kaempfen. Nouvelle réapparition d'Edmond Turquet (6 avril 1885 — 3 décembre 1886), court passage directorial de Castagnary, cet ami fidèle

de Courbet, auquel succèdent Gustave Larroumet (1888-1892), Henri Roujon (1892-1903), enfin M. Henry Marcel, dont la brève apparition (30 octobre 1903-janvier 1905) n'eut que le temps d'éveiller de grands espoirs.

Mais le député Dujardin-Baumetz obtient un portefeuille de Sous-Secrétaire d'État dans le ministère Rouvier (24 janvier 1905), et les préférences de cet ancien peintre vont naturellement aux Beaux-Arts, qu'il gouverna jusqu'en janvier 1912, sinon avec bonheur et originalité, au moins avec une ferveur non exempte de bonhomie.

Les députés René Besnard, Jacquier et Dalimier ont recueilli sa succession. Le reste est l'histoire d'hier, corrigée par l'heureux événement qui motive cette notice.



Les fêtes de la Victoire. — Elles se seront déroulées, quand paraîtront ces lignes, et il est juste de constater que l'on aura fait, à l'occasion de cet événement unique, un effort artistique plus honorable que dans les cérémonies habituelles.

Le Parlement a voté d'importants crédits. L'Administration des Beaux-Arts a donné des pouvoirs importants à un architecte notoire, chargé du plan d'ensemble et de la direction des travaux. M. Nénot a eu, enfin, comme collaborateurs et comme exécutants, de nombreux et excellents artistes. Ainsi s'est renouée, dans la capitale, la tradition des grandes fêtes officielles, que nous ne connaissions plus que par les estampes et les tableaux historiques.

Mais nous avions espéré mieux encore. Avant même d'avoir quitté le harnais militaire, un grand nombre de nos peintres, sculpteurs, architectes, décorateurs, avaient fait le rêve de dresser de leurs mains les deux haies triomphales entre lesquelles défileraient leurs camarades. Résultat admirable, la Fédération des Artistes mobilisés était rapidement parvenue à unifier tous les projets en un programme grandiose. Chacun y avait sa tâche, son atelier, son chef d'équipe, son chef de secteur. Le ministre de l'Instruction publique, la direction des Beaux-Arts avaient promis leur adhésion. Les devis étaient faits. Les esquisses étaient au point. Les maquettes étaient moulées. Il ne manquait que le vote des crédits et la fixation de la date.

Dans l'incertitude des événements, le Gouvernement n'a pas voulu s'engager davantage. La paix signée, la démobilisation des plus jeunes classes de la réserve décidée, on a jugé, non sans raison, que les fêtes devaient avoir lieu dans un délai rapproché.

La Fédération avait prévu trois mois pour la réalisation de ses plans. Quinze jours ont été attribués. La plus grande partie des décorations projetées

devenait inexécutable. C'est une grande déception pour les artistes et pour nous.

Mais tout n'est pas entièrement perdu de cet immense effort, d'abord parce qu'une partie de l'organisation primitive aura été effectivement mise à profit, et ensuite parce que de l'initiative de la Fédération résulteront des leçons, resteront des éléments que sauront désormais utiliser, nous l'espérons, les organisateurs de nos fêtes et de nos cérémonies publiques.



Charles Milcendeau. — Charles Milcendeau est mort le 1^{er} avril dernier à 47 ans, c'est-à-dire trop tôt pour avoir donné tout ce qu'il pouvait donner, mais ayant déjà signé assez d'œuvres remarquables pour échapper à l'oubli. Il fut, assurément, l'un des crayonneurs les plus personnels de notre temps : un dessin de Charles Milcendeau se reconnaît au premier coup comme un dessin d'Ingres, comme un dessin de Cochin, comme un dessin de Toulouse-Lautrec. Toute œuvre de lui est expressive au premier chef. Avec quelques traits, avec quelques frottis, avec quelques accents, Milcendeau portraiture de la manière la plus décisive un visage vendéen. Car il est aussi traditionnel que personnel. Point n'est besoin d'une longue étude pour voir que l'artiste moderne est le descendant le plus direct de nos maîtres d'autrefois, en commençant par Fouquet. Si l'on rapproche par la pensée tel profil de paysan maraîcher de Milcendeau et ce portrait d'un *Légit du Pape* qui faisait, autrefois, partie de la collection Heseltine, la filiation est évidente. Elle est également involontaire. Dès ses débuts, avec l'exposition qu'il fit, en 1898, à la galerie Durand-Ruel, Charles Milcendeau s'est affirmé tout entier. A cette époque, son goût des œuvres de petit format est déjà évident : quelque chose du miniaturiste reste en lui. Sur de petits carrés de papier ou de parchemin, il trace les courbes les plus expressives et les rehausse souvent de quelques tons vifs de pastel. Ce besoin de la couleur fleurie, ce sentiment du caractère sont innés chez l'artiste. Nous n'avons pas affaire à un traditionaliste épris des œuvres des musées, mais, au contraire, à un artiste fruste ayant au cœur l'amour vif de sa petite patrie.

C'est là, en effet, qu'il a presque toujours travaillé. On peut bien noter quelques tentatives de portraits parisiens comme celui de *M^{me} Polaire*, mais, d'une façon générale, s'il quitte la Vendée, c'est pour aller dans un pays où se rencontrent des types pareils, soit en Bretagne, soit en Espagne, soit en Corse. Au retour de ses voyages, Milcendeau est frappé de l'aspect particulier de son pays maraîcher. A Soulans, ou plutôt au Bois Durand, il a passé la plus

grande partie de sa vie. Quand l'eau avait recouvert les prés, il se faisait conduire dans son bateau plat et peignait ces étendues mornes, pareilles à des lagunes, desquelles émergent, par endroits, un arbre maigre ou des chaumières basses aux toits bossués et pittoresques. Il a donné dans ce sens quelques pages de la plus belle qualité. A l'huile encore, il a peint de forts bons portraits; néanmoins Milcendeau est un peu dominé par ce métier au lieu de le dominer. Il s'en tient là à des gammes grises et rarement il arrive à la

savoir laquelle de ces manières sera préférée par le amateurs de l'avenir, mais il est à présumer que ces petites œuvres merveilleuses, si françaises, si particulières, seront de plus en plus recherchées.

TRISTAN LECLÈRE.



Au Conservatoire des Arts et Métiers.

— Notre collaborateur, M. Henri-Marcel Magne, vient d'être désigné pour professer au Conservatoire le cours d'art appliqué aux métiers.

Comme artiste, comme constructeur, comme historien, M. Marcel Magne était déjà l'un des meilleurs collaborateurs de l'œuvre de son père. Nous sommes certains que son enseignement sera aussi fécond que celui de Lucien Magne, parce qu'il sera à la fois nourri des enseignements de notre passé esthétique et vivifié par un sens très réaliste des nécessités modernes.



XXIX^e Concours général de composition décorative, organisé par la Société d'encouragement à l'Art et à l'Industrie.

— Malgré la gravité des événements, la Société d'Encouragement à l'Art et à l'Industrie n'a, à aucun moment, suspendu la série de ses concours avec attributions de primes. Aussi, par sa continuité, cet effort tranche-t-il sur tant d'initiatives sans lendemain.

Le sujet proposé était, cette fois, une LAMPE ÉLECTRIQUE SUR UN BUREAU DANS UN CABINET DE TRAVAIL.

Le programme spécifiait :

L'appareil dont il s'agit se compose essentiellement d'une ampoule électrique, d'un pied sur lequel elle est fixée, d'un fil souple y amenant le courant et d'un réflecteur formant abat-jour. Le pied doit pouvoir se déplacer aisément; il doit être stable.

L'abat-jour réflecteur doit être calculé pour renvoyer la lumière sur la surface où on travaille et rendre l'ampoule directement invisible à qui utilise la lampe. Il doit facilement être orienté en tous sens.

On suppose l'ensemble du cabinet de travail éclairé indépendamment de l'appareil de bureau.

Malgré ce programme bien défini, le concours a été généralement faible. C'est qu'il y avait des absents. Désorganisées, les écoles du Nord et en particulier l'école des Arts industriels de Roubaix, si bien dirigée par M. Victor Champier, n'ont pu répondre à l'appel.

Ces circonstances ont fait que huit primes seulement ont été décernées, les quatre premières ayant été réservées.

M. Pousset a obtenu la 5^e prime, — en fait la



Paysan vendéen.

MILCENDEAU.

vivacité de son portrait du Musée de Nantes. Où on le retrouve tout entier, c'est dans le petit format, lorsqu'il se contente du crayon avec un rehaut de pastel ou de gouache.

Sans avoir beaucoup varié, l'artiste a, cependant, quelques manières diverses. La plus ancienne, est celle des crayons aux traits fortement accusés au modelé très sobre. Quand il rehausse alors ses fonds, Milcendeau le fait d'ailleurs avec le plus grand éclat. Plus tard, l'artiste modèle avec plus de gris et de noir, il cherche des effets de valeurs diverses.

Enfin, dans ses plus récentes œuvres, il travaille généralement à la gouache, dans un format fort réduit, équilibrant les lignes et les tons, mesurant l'intensité de la couleur, sans cependant craindre, de temps à autre, un reste d'éclat. Il est difficile de

première — grâce à l'intervention des bronziers, séduits par son projet très bien compris au point de vue de la fabrication : le dispositif éclairé pouvant se tourner en tous sens, sans déplacer le pied.

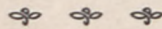
En général, les projets manquaient de simplicité et sacrifiaient trop à l'apparence, à l'aquarelle : les globes souvent parents des coiffes féminines aux nuances multicolores, ne répondaient pas au but utilitaire défini par le programme.

Exposés à l'École Nationale des Beaux-Arts, après jugement, le 11 juin dernier, tous les projets envoyés ont fait l'objet d'une présentation d'ensemble au musée des Arts décoratifs, du 5 au 20 juillet suivant.

Une circonstance fortuite avait éloigné du concours les élèves de l'école d'éducation artistique de la rue Saint-Jacques où enseignent, avec tant de succès, MM. Lacaze et Chadel. Pour marquer sa sympathie à cette œuvre, le jury de la Société d'Encouragement s'est transporté, le vendredi 27 juin, au siège de cette école et, sur le vu de l'ensemble des plus remarquables travaux d'élèves, a décerné encore six primes, dont la principale à M^{me} Despartin. De plus, le Comité de la Société a décidé de faire bénéficier dorénavant les élèves particulièrement méritantes, d'un certain nombre de bourses destinées à les exonérer des frais d'études.



LES MUSÉES



Direction des Musées Nationaux. — M. Henry Marcel, dont la santé avait été, récemment, assez éprouvée, doit prendre sa retraite au mois d'octobre prochain.

Les fonctions de directeur des Musées nationaux sont parmi les plus délicates. Peu d'hommes peuvent réunir les qualités nécessaires pour présider aux travaux des savants qui se partagent la conservation de nos chefs-d'œuvre, pour défendre activement les intérêts de nos collections, les représenter dignement devant la France et l'Étranger.

Notre éminent collaborateur jouissait, dans ce poste difficile, de l'autorité que lui valaient de hautes fonctions précédemment remplies (notamment celles de directeur des Beaux-Arts) et une contribution personnelle, très estimée, à la critique et à l'histoire de l'art.

Le successeur désigné est M. d'Estournelles de Constant, qui était, récemment, chef de division à l'Administration des Beaux-Arts.

Mais une initiative récente de la Commission du Budget de la Chambre fait craindre que le poste de directeur des Musées nationaux ne soit purement et simplement supprimé.



Le Musée Rodin. — On espère qu'il ouvrira ses portes avant la fin du mois de juillet.

Les peintres se préparent déjà à déménager leurs pots et leurs échelles, et on pourra se faire bientôt une juste idée de l'œuvre et de la noble demeure qui l'abrite. Nous voulons seulement saluer aujourd'hui cet événement sensationnel.

Depuis l'Exposition de 1900, qui consacra la renommée universelle de Rodin, certains idolâtres nous ont souvent paru dépasser la mesure. La postérité pen-

sera ce qu'elle pourra de leurs adulations, mais nous ne croyons pas qu'elle puisse enlever sa place à Rodin, une des premières dans l'art de notre temps et dans l'art de notre pays ; elle reconnaîtra le mérite des amis dévoués et des administrateurs habiles qui nous permettent, aujourd'hui, de rendre à la production formidable du grand sculpteur un exceptionnel hommage.

Notre collaborateur, M. Léonce Bénédite, plus qualifié que quiconque, a naguère retracé, dans le journal *les Arts*, la genèse du musée Rodin.

Lorsque l'artiste commença enfin, sur ses vieux jours, à connaître l'aisance, il s'empressa de satisfaire une véritable passion de collectionneur. Les antiques et les objets qu'il acquit dès lors, avec un bonheur inégal, mais en nombre toujours croissant, s'entassèrent dans sa villa de Meudon et dans le hall de son exposition de 1900, transporté de la place de l'Alma jusqu'auprès de sa demeure. Avec les démolitions et les sculptures du château d'Issy, acquises par lui en 1905, il rêva d'édifier un monument plus durable pour abriter ses collections. On sait que ce projet a été seulement amorcé et que le fronton seul du futur édifice a été terminé.

Peu de temps après, en 1908, M. Bénédite eut l'idée de réunir, en un cadre déjà imposant, les œuvres de Rodin lui-même. A cette époque, comme il est arrivé bien souvent, l'éternel problème du musée du Luxembourg semblait toucher à sa solution, l'État ayant consenti à attribuer à cet établissement les locaux désaffectés du séminaire de Saint-Sulpice. M. Bénédite imagina de réserver à l'œuvre de Rodin la vaste chapelle du séminaire et le projet sourit à l'artiste. Il se prépara même à broser une fresque pour cet ensemble, dont il voulait faire « sa Sixtine ».

Mais, en même temps, Rodin s'était pris d'affection

pour l'hôtel Biron, également vacant après le départ du Sacré-Cœur, et où il s'était ménagé un pied-à-terre.

Bientôt même, il s'installait dans l'ensemble des appartements, et il exprimait son désir de laisser à l'État son œuvre et ses acquisitions, ne demandant d'autre récompense que la jouissance de l'hôtel et la promesse d'en faire le refuge définitif de ses collections.

Plus de trois années ont été remplies par les formalités, les enquêtes, les discussions souvent passionnées, qui ont abouti, le 22 décembre 1916, à la loi constitutive du musée actuel.

Depuis lors, l'établissement, muni de la personnalité civile, est assuré des revenus nécessaires, grâce aux droits de reproduction des œuvres du maître. Le Conseil d'administration a désigné comme conservateur, M. Bénédite, que Rodin avait choisi comme exécuteur testamentaire et qui fut un des meilleurs ouvriers de la donation.

Le programme général, dont Rodin avait approuvé les grandes lignes, est le suivant :

A droite de l'entrée, dans l'ancienne chapelle du Sacré-Cœur, qui termine la rue de Varenne, sont réunies, sous forme de moulages, les œuvres monumentales, les *Bourgeois de Calais* au centre. La fameuse *Porte de l'Enfer*, dont le public n'avait connu, jusqu'à présent, que des fragments, termine le chœur et ferme la perspective.

La chapelle est d'un style pseudo-gothique assez piètre, mais sa nef élevée, ses galeries latérales et les salles annexes constituent déjà, à elles seules, un musée très spacieux. Des jours, habilement ménagés, y dispensent une lumière très favorable; *Le Balzac*, notamment, qui surgit de l'ombre d'une chapelle, comme un blanc fantôme, est presque, dans ce décor, une révélation.

Ne quittons pas cet ensemble sans nous arrêter devant un groupe qui a déjà fait couler beaucoup d'encre : le *Monument de la Défense*. On se souvient qu'après la guerre de 1870, Rodin avait concouru avec succès pour le monument destiné au rond-point de la Défense, à Courbevoie.

La maquette évincée était, par la suite, devenue justement célèbre, et lorsqu'après la glorieuse défense de Verdun, en 1916, un Comité hollandais se fut formé pour offrir à la France un témoignage de son admiration, il décida, avec le consentement exprès du maître, qu'un agrandissement de cette maquette commémorerait la ville héroïque et ses défenseurs.

Des critiques pointilleux voudraient, aujourd'hui, qu'on ne donnât plus suite à ce projet, parce que Rodin n'est plus là pour en surveiller l'exécution. Mais nous savons que bien des figures monumentales



Le Monument de la Défense.

RODIN.

exécutées de son vivant ne sont que des agrandissements mécaniques. D'autre part, M. Bénédite a déjà fait réaliser un agrandissement au quart des dimensions définitives, dont on trouvera ci-dessus la reproduction, et qui fait tout espérer de la réussite du projet. En tout cas, il est au moins illégitime d'assimiler cette tentative, qui relève de l'esthétique, à certaines supercheries et indécidités, qui relèvent du Code, et qui ont reçu leur sanction à l'issue d'un procès récent.

Au rez-de-chaussée de l'hôtel proprement dit, les marbres et les bronzes, célèbres ou encore peu connus, sont groupés autour des œuvres maîtresses, *le Baiser*, *le Saint Jean-Baptiste*, *l'Âge d'Airain*, *l'Ève*, *l'Ariane*, qui donnent chacune leur nom à une salle.

Nous ne pourrions dire qu'il y a un accord parfait entre cet art puissant, parfois même tumultueux, toujours très moderne, et la décoration élégante, mesurée, aristocratique de l'hôtel construit par le père du grand Gabriel. Mais l'œuvre est très belle, le cadre très beau, et Rodin avait précisément choisi ce cadre pour son œuvre.

Des peintures, d'innombrables dessins complètent cet ensemble, qui s'étend jusqu'au premier étage,

augmenté des plus beaux parmi les antiques et d'une partie des collections.

Dans l'admirable jardin à la française, actuellement envahi par une végétation indisciplinée, seront disséminés des fragments d'architecture.

Meudon, enfin, et son site merveilleux qui domine la vallée de la Seine, sera le lieu de pèlerinage des fervents. Là est le tombeau du maître, surmonté du *Penseur*, au pied du fronton du château d'Issy. La « Villa des Brillants » conserve les souvenirs personnels. Dans le hall vitré, sont déjà réunis les innombrables études, esquisses, variantes, préparations, qui livreront à l'historien et au critique toute la pensée de Rodin et qui seront un nouveau témoignage de son labeur surhumain.



Les musées des pays envahis. — Nos grands musées du Nord et de l'Est ont aujourd'hui recouvré la plus grande partie, on pourrait presque dire la totalité de leurs richesses.

Dès la signature de l'armistice, le Gouvernement Français reprenait possession des dépôts d'œuvres d'art abandonnés par les Allemands en arrière du front, à Metz, Charleville, Maubeuge, Fourmies, Valenciennes, et surtout à Bruxelles, où, pressés par nos armées, ils avaient dû évacuer en toute hâte les très nombreuses œuvres d'art qu'ils avaient retirées des musées de Lille, Douai, Cambrai, Laon, La Fère et entassées dans le musée de Valenciennes.

Des reconnaissances de ces dépôts furent faites par M. Paul Vitry, chargé par le Ministère des Beaux-Arts, de la récupération des œuvres d'art enlevées par les Allemands, assisté de M. Marcel Aubert. A Metz et Charleville, où avaient été amenées quelques pièces importantes, entre autres, les Ligier Richier, des mesures de protection et de restitution furent rapidement prises. A Maubeuge, les Allemands avaient organisé, au « Pauvre Diable », une exposition des pastels de La Tour et des peintures,

sculptures, aquarelles, conservées au Musée Lécuyer et au Palais de Justice de Saint-Quentin. Les « La Tour » sont aujourd'hui abrités au Musée du Louvre, où ils ont été exposés temporairement, pour la plus grande joie des Parisiens, en attendant qu'un local convenable ait pu être préparé à Saint-Quentin pour les recevoir. Le reste des collections, est rentré à Saint-Quentin.

Le dépôt de Bruxelles fut inventorié par les dévoués conservateurs du musée qui lui avait offert l'hospitalité, sous la direction active et savante de M. Fierens-Gevaert, puis peu à peu vidé par nos soins, avec l'aide de M. Sarradin et de M. Guillaume Janneau. Il est certain que beaucoup de ces œuvres ont souffert de ces déménagements successifs, mais, heureusement, pour la plus grande partie, les accidents sont réparables.

Le conservateur des Musées de Lille, M. Théodore, qui était toujours vivement opposé à l'enlèvement de ses collections, a déjà achevé le récolement des richesses de son Musée. Tous les charmants chefs-d'œuvre du moyen âge, la belle *Vierge* et la délicieuse *Sainte-Catherine* du XIV^e siècle, la *Danse de Salomé* de Donatello, les émaux, bijoux et pièces d'orfèvrerie, sont rentrés, quelques-uns malheureusement un peu endommagés. Rentrée également, la riche

galerie de tableaux, les Hals et les Jordaens, les Poussin, les Largillière, les Goya, les portraits de l'atelier d'Isahey, de Boilly, les Delacroix, les Corot, le Decamps et le Rousseau, les cinq Courbet; le fameux tableau *L'Après-dîner à Ornans*, avait, lorsque nous le vîmes à Bruxelles, une déchirure à droite. Tous les dessins de la collection Wicar sont à Lille maintenant; les encadrements que M. Théodore avait faits lui-même avec un soin minutieux, devront être tous refaits. La grande toile de Piazzetta que les Allemands avaient emportée au-delà du Rhin a également été restituée.

A Cambrai, M. Créteur, à Douai, le conservateur du Musée, M. Belette, à Laon, M. le président Berthault et M. Broche, archiviste départemen-



L'Après-Dîner à Ornans (Musée de Lille).

COURBET.

tal, s'occupent à recevoir, nettoyer, classer, identifier les tableaux, sculptures, dessins, poteries et objets d'art qui leur ont été renvoyés de Bruxelles et de Valenciennes. Les tableaux du Musée de La Fère, qui avaient dû être abrités provisoirement à Laon, vont pouvoir être rendus à leur propriétaire.

A Valenciennes, M. Bauchond, conservateur adjoint du Musée, assisté de M. Hénault, archiviste, n'ont cessé, durant l'occupation, de veiller sur les chefs-d'œuvre de la France envahie, que les Allemands entassaient dans le Musée; actuellement les tableaux des Rubens, des Pater, des Fragonard, des Watteau, ont été mis à l'abri dans un collège voisin, en attendant que le bâtiment du Musée ait pu être recouvert. Tous les chefs-d'œuvre du Musée Carpeaux, sont également rentrés, quelques-uns malheureusement très abîmés; des maquettes originales se sont émiettées, des bustes ont le bras ou la tête détachés; le groupe en plâtre si vivant : *Frère et Sœur*, de 1872, est endommagé : la jeune fille a le cou brisé, la main gauche de l'enfant est éraflée. Ces morceaux, la plupart de plâtre ou de terre, étaient trop délicats pour supporter de tels voyages.

Le fameux triptyque peint par Jean Bellegambe, pour le grand autel de l'Abbaye d'Anchin, près de Douai, a été rendu à l'église Notre-Dame de Douai, où il est conservé.

Un des plus riches Musées d'Alsace, le musée de Colmar, avait été vidé par les Allemands et évacué à Munich; mais d'après un accord signé entre ces deux villes, tout devait être rendu à la signature de la paix. Le terrible polyptyque de Mathias Grünewald et les charmants tableaux de Martin Schongauer reviennent dans la riante petite ville,

Si nous n'avons guère de perte irréparable à déplorer pour nos grandes galeries des régions envahies, il n'en est pas de même des petits musées. Les collections de Sedan et de Charleville sont intactes, mais celles d'Avesnes, de Condé-sur-Escaut, de Péronne, de Ham, de Château-Thierry, de Saint-Mihiel ont eu beaucoup à souffrir des bom-



Frère et Sœur.

CARPEAUX.

bardements et des pillages. Le Musée de Bailleul, comme le Musée archéologique de Reims, est entièrement détruit; quelques rares objets ont pu être retrouvés sous les décombres. Les collections de la ville de Maubeuge, déposées provisoirement dans un bâtiment annexe du Collège, ont été incendiées par le bombardement de septembre 1914.

Malgré les efforts de notre Service de protection des œuvres d'art du front, certains musées comme ceux d'Arras, de Soissons, de Verdun, n'ont pas été sans souffrir des bombardements. Une partie des œuvres d'art qu'ils contenaient, ont cependant pu être sauvés. Les œuvres les plus précieuses des Musées de Dunkerque, de Calais, d'Amiens, de Nancy, du musée des Beaux-Arts de Reims, avaient été mises à l'abri et rentrent maintenant dans leur ancienne demeure.

Mais les musées ne sont pas seuls à avoir souffert de la guerre, et j'aurais beaucoup à dire de tous les pillages et de toutes les destructions de tableaux, meubles anciens, objets

d'art de nos malheureuses églises de la Picardie, de l'Île-de-France, de la Champagne et de la Lorraine.

Les Services du Ministère des Beaux-Arts sont actuellement occupés, sous la forte impulsion de M. Paul Léon, à dresser un état exact des dégradations et des manquants dans tous nos musées du Nord et de l'Est. Et nous devons espérer que pour nous, comme pour la Belgique et l'Italie, des compensations justes nous seront données par ceux qui ont déchaîné la guerre.

M. A.



Musée de Chantilly. — En remplacement de M. Lafenestre, M. Henry Lemonnier, membre de l'Institut, a été désigné pour occuper l'un des postes de conservateurs du musée Condé.

Depuis qu'il a quitté sa chaire d'histoire de l'art de la Sorbonne, M. Lemonnier n'a pas interrompu son activité. Nous lui devons, en effet, notamment la

publication de cinq tomes des procès-verbaux de l'Académie d'architecture, source de documents des plus précieux pour l'histoire de notre art français.



Au Salon Carré. — Plusieurs de nos confrères ont dénoncé à l'opinion les noirs desseins qui menacent, paraît-il, l'existence du Salon Carré.

Il est exact que nous ne reverrons plus au Louvre l'illustre sélection des plus rares chefs-d'œuvre de toutes les Écoles, mais il est un peu tard pour pousser un cri d'alarme.

Il y a dix-neuf ans — s'il nous souvient bien — que les premières atteintes furent portées au principe traditionnel du Salon Carré. Depuis lors, Holbein et Rembrandt, Velasquez et Rubens, ont rejoint, un à un leurs séries respectives, et, sauf un Poussin et un Jouvenet attardés à leur place accoutumée, il n'y avait plus guère, dans le Salon Carré, que des peintres italiens. On montre pour le Louvre une ferveur un peu soudaine, quand on découvre aujourd'hui ces remaniements, vieux de pas mal d'années.

A vrai dire, ceux-ci nous ont laissé parfois des regrets. Le classement chronologique et géographique est un des moyens de faciliter l'étude des maîtres ; il n'est pas le seul. Il y avait profit autant que plaisir, à interroger côte à côte *Mona Lisa*, *Hélène Fourment*, *Hendrijke* et la *Petite Infante*. Loin de les séparer, nous aurions volontiers admis aussi en leur compagnie *Anne de Clèves*, *Élisabeth d'Autriche* ou

Madame Chalgrin. Comme nous aimerions rapprocher du *Diogène*, le *Buisson*, de Ruysdael, l'*Église de Gréville* ou le *Vallon*, de Corot.

Plus d'un lecteur discute déjà ces noms en lui-même et en propose d'autres... C'est justement ce qui montre le danger du système et explique sa défaveur croissante auprès des conservateurs responsables.

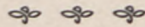
En nous ménageant, avec leur compétence habituelle, une classification historique, moins arbitraire, ils ne se sont pas désintéressés, du moins, de la digne présentation des œuvres. Nous constatons qu'au total le déménagement forcé du musée nous aura valu des salles un peu moins surchargées, des fonds plus décents, des arrangements matériels plus heureux.

Dans quelques jours, le public aura repris possession de l'incomparable galerie d'Appollon et de la salle Duchâtel. Il pourra accéder ainsi au salon Carré, devenu le sanctuaire de Véronèse et de Titien, sans doute aussi du Corrège, c'est-à-dire des grands Vénitiens et de leurs émules de l'Italie septentrionale.

C'est une innovation assez modeste. Elle ressemble de loin au cataclysme que l'on a annoncé et attribué aux lubies d'on ne sait quel fonctionnaire autocrate. Ce personnage nous semble mythique : un autocrate aurait bien du mal à bouleverser une maison séculaire, où chaque geste doit satisfaire des Comités, des Bureaux, des Conseils et des Commissions, sans compter les architectes, les érudits, les artistes, les bienfaiteurs, tout le monde et la presse.



VILLES ET MONUMENTS



La reconstitution de Chauny et de sa région. — Voici à peu près la première occasion de voir les méthodes nouvelles de l'urbanisme aux prises avec un des plus délicats et des plus intéressants problèmes soulevés par la guerre et ses désastres.

C'est à la « Renaissance des Cités », dont nous avons fait, récemment, connaître le programme excellent, que nous devons cette expérience d'une très haute portée.

Sous ses auspices et avec sa collaboration, la ville de Chauny, une des plus éprouvées par l'invasion (tous les centres urbains de la région ne sont plus qu'un amoncellement de décombres) a ouvert un concours pour l'établissement :

1^o D'un plan général de reconstitution, d'aménagement et d'extension de la ville ;

2^o D'un avant-projet d'urbanisation de toute la

région de Chauny, considérée comme une unité économique.

Le programme, les plans et notices distribués aux concurrents sont des modèles de documentation méthodique.

Les renseignements les plus minutieux y sont donnés sur la région, sa configuration géographique, son climat, sa population, sur les voies d'eau, les voies de terre et les voies ferrées qui en faisaient un des plus riches carrefours de notre pays et lui assuraient un avenir des plus prospères, sur ses importantes ressources économiques, sur les conditions administratives et financières de son relèvement, sur ses souvenirs historiques et ses vieux monuments, sur les usages locaux, les besoins et les désirs des habitants.

C'est, en effet, un des traits particuliers du mouve-

ment urbaniste actuel qu'il s'intéresse à la fois à l'industrie, à l'hygiène, à l'histoire, à l'esthétique, au pittoresque régional.

Aussi l'attention des concurrents a-t-elle été attirée sur la circulation et le trafic, sur les égouts et les réseaux d'énergie électrique, sur les usines et les monuments publics, sur les piscines et les jardins, mais aussi sur les souvenirs du temps où Gargantua rendait visite à ces faiseurs de tours renommés que furent les « bateleurs et thériacleurs de Chaulnys-en-Picardie », sur les vieilles foires, sur les promenades chères aux Chaunois, sur leurs Sociétés de musique, de tir à l'arc ou à l'arbalète, sur leurs réunions ou leurs banquets traditionnels.

Dans ces conditions, les plans présentés ne pouvaient être, et n'ont été ni des programmes strictement utilitaires, ni de simples exercices de dessin.

Aucun des seize concurrents n'a paru mériter le premier prix de 10.000 francs. Mais la ville de Chauny s'est réservé le droit d'utiliser les projets de M. Rey, de M. Vulfleff, de MM. Le Guen et Briault, à qui ont été respectivement attribuées des primes de 5.000, 3.000 et 2.000 francs.

La Renaissance des Cités, M. Accambray, député de Chauny, M. Louis Bonnier, président du Jury et M. Léon Jaussély, rapporteur général, ont fait au ministre des Régions libérées et à ses chefs de service les honneurs de l'exposition, qui est restée ouverte au Musée des arts décoratifs jusqu'au 10 juillet.

Aucun homme ayant la notion des nécessités de l'heure n'a le droit de se désintéresser de semblables efforts.



Les monuments commémoratifs de la guerre. — Concours pour la Ville de Cette. — Nous attendons beaucoup, pour les progrès de l'industrie et même pour la diffusion de l'art appliqué moderne, de certaines tentatives de fabrication en série. Tout de même, nous voyons sans déplaisir que l'idée d'appliquer le système aux monuments commémoratifs de la guerre ne fait pas son chemin,

On ne se désolera pas s'il n'y a pas preneur pour

le projet d'un hommage uniforme à nos morts, débité à la grosse, avec variantes commerciales (petit format pour les cantons, moyen pour les sous-préfectures, monumental pour les grandes villes, article riche pour les centres industriels).

Certes, le souvenir des terribles pièces montées, qui, au lendemain de 1870, ont rivalisé de laideur et de prétention est fait pour rendre prudent. Il ne faut pas décourager toutefois les municipalités qui veulent encore faire confiance à l'imagination de nos sculpteurs. Nous ne verrons pas que des chefs-d'œuvre. Mais la grandeur du sujet peut inspirer des œuvres dignes et émouvantes, dans un pays riche de huit siècles de tradition monumentale.

L'espoir reste que l'on ne faillira pas à cette tradition, si les artistes et les comités n'oublient pas les principes élémentaires de goût que nous a laissés l'expérience. Un monument vaut par son accord avec son cadre ; il doit faire partie intégrante d'une perspective, se marier harmonieusement avec son entourage de verdure ou de constructions. Il vaut aussi par l'idée et le sentiment qu'il exprime et par l'exécution plus que par les dimensions. Le colossal est un goût de parvenus.

Signalons, parmi les concours qui s'ébauchent, celui que vient d'organiser la ville de Cette.

Une somme de 125.000 francs est allouée pour la réalisation du concours.

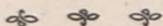
Le premier classé des concurrents qui auront présenté leur projet avant le 1^{er} octobre sera chargé de l'exécution. Des primes de 2.000, 1.200 et 800 francs seront attribuées aux deuxième, troisième et quatrième prix. Les projets primés deviendront la propriété de la ville et seront exposés après la décision du jury.

M. le maire de Cette, président du Comité d'exécution, tient à la disposition des artistes qui lui en feront la demande, des notices sur les conditions du concours, ainsi que le plan de l'emplacement (place Victor-Hugo) et les vues des monuments qui l'encadrent.

Nous nous ferons un plaisir de faire connaître la suite donnée à ce programme, clairement et librement conçu.



LES EXPOSITIONS



Exposition de l'Ameublement à Amiens. — Sous le patronage et sur l'initiative du préfet de la Somme, s'est ouverte au Musée de Picardie, pour plusieurs mois, une exposition de l'ameublement et de « tout ce qui est nécessaire à la renaissance des foyers dévastés ».

Répondant à des nécessités impérieuses, conçue dans un esprit très moderne, cette opportune et intéressante manifestation mérite l'attention la plus sympathique.



Carolus Duran. — Une très complète rétros-

pective est ouverte au Luxembourg jusqu'à la fin du mois d'août. Même si l'on pense que Carolus Durand n'a touché qu'à l'apparence de la grande peinture à laquelle il tend manifestement, il y a un très grand intérêt à voir réunies les œuvres d'un peintre qui, au cours de sa longue carrière (1837-1917), accumula toutes les récompenses, tous les titres et tous les honneurs et fut l'un des représentants les plus notoires de sa profession. Mais si riche que soit la réunion offerte à notre examen, elle ne révèle pas de meilleur titre au renom de l'artiste que *L'Assassiné*, du Musée de Lille (malheureusement absent, et pour cause) et *La Dame au gant*, du Luxembourg.



Jean Servièrè. — La galerie Hébrard, en même temps qu'elle nous offre une série de peintures de ce jeune artiste, nous fait connaître ses débuts dans l'art décoratif.

Il y a là mieux que des promesses et nous sommes certains que si l'artiste a peu exposé jusqu'ici, il a du moins beaucoup travaillé.

Cela nous intrigue bien un peu de savoir comment M. Jean Servièrès, peintre de nus, de natures mortes, de paysages, brossés dans la manière crue, brusque et un peu sommaire des disciples de Cézanne, s'accorde avec M. Jean Servièrè, auteur de meubles très châtiés, très précieux, ayant comme un vague et élégant accent de la Restauration, et aussi avec M. Servièrè, auteur d'orfèvreries au décor floral ou mythologique très traditionnel, très écrit, parfois même un peu rond et égal, à force d'être appuyé et caressé. Mais dans ces peintures, dans ces meubles et ces objets d'art, il y a un sens incon-



Meuble à parfums.

JEAN SERVIÈRÈ.



Vase en Argent.

JEAN SERVIÈRÈ.

testable de la couleur, du décor, des riches matières, du beau travail. Nous pouvons donc nous attendre, devant ces qualités, à ce que les tendances diverses de M. Servièrè se concilient un jour dans une personnalité franchement accusée.

Signalons comme des réussites remarquables certains vases, certaines boucles de ceinture en argent repoussé et ciselé, et aussi un charmant meuble à parfums d'une forme très étudiée et d'une exécution très soignée. Il est en loupe d'amboine, belle essence aux marqueteries naturelles, d'un ton de feu. L'ornement est fourni par des applications d'argent, métal pour lequel M. Servièrè a une prédilection bien légitime. Et c'est une jolie idée d'avoir choisi pour le décor de ce meuble à parfums les fleurs les plus odorantes de nos jardins.



Marie Bracquemond. — La galerie Bernheim jeune nous a donné une intéressante rétrospective de Marie Bracquemond (1841-1916). La préface de



La Dame en blanc.

MARIE BRACQUEMOND.

Gustave Geffroy, placée en tête du catalogue, est une excellente monographie de cette artiste délicate, qui sut rester elle-même aux côtés de ce maître peu commode que fut Félix Bracquemond.

A la suite de l'exposition, le Petit-Palais a acquis une curieuse figure, *Le Goûter*, tandis que le Luxembourg devenait possesseur de ce charmant portrait, dit la *Dame en blanc*, qui fit sensation, dans la salle de la rue des Pyramides, en 1880.

Nous le reproduisons d'après un cliché aimablement communiqué par M. Bernheim jeune.



Georges Leroux. — Nous savions déjà que M. Leroux est un des meilleurs peintres de la guerre. Les dessins et les petites toiles qu'il a réunies chez Georges Petit en sont une nouvelle preuve. La facture de ces documents véridiques est sage et propre, mais l'abus du barbouillage génial donne du prix à cette modestie. Et, de même qu'il sait voir, M. Leroux sait composer. Nous avouons lui en savoir gré.



EXPOSITIONS OUVERTES OU ANNONCÉES

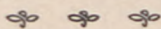
Musée Galliera, 10, avenue Pierre I^{er} de Serbie, jusqu'en octobre, exposition des arts appliqués alsaciens et lorrains, composée de pièces caractéristiques empruntées aux Musées de Strasbourg, de Mulhouse et de Metz. Toiles imprimées, céramiques, poteries, verreries, enseignes en fer forgé, meubles du XVIII^e siècle, meubles modernes, etc...



Galerie Georges Petit, 8, rue de Sèze, jusqu'à fin juillet, tableaux modernes par Jongkind, René Ménard, Le Sidaner, A. Lebourg, La Touche, Sisley, Dauchez, Henri Martin, Caubet, Ziem, Pissarro, Guillaumin, etc. La galerie sera fermée en août et septembre, elle rouvrira en octobre par une exposition de la Société des aquarellistes internationaux.



LES VENTES



7, 8, 9 avril. — Vente de l'atelier DEGAS (3^e vacation). Produit total : 616.740.

2 juin. — Vente de tableaux et d'études, par GASTON LA TOUCHE : *Le Jet d'eau des Tuileries* : 9.100, *Sous l'arche* : 10.000, *Les Trois grâces* : 27.000, *La Chasse* : 17.000, *Au fil de l'eau* : 28.000, *Passage difficile* : 10.500 ; Produit total : 367.720.

16 au 19 juin. — Collection LEBEUF DE MONTGERMONT : Corot, *Hameau au bord d'une rivière* : 81.000, *Environs de Rouen* : 145.500, *L'Île de Vaux* : 29.000 ; Decamps, *Le Déjeuner en ville* : 53.000 ; Delacroix, *Tigre se léchant la patte* : 24.500 ; Dupré, *Vaches à*

l'abreuvoir, 15.500 ; Harpignies, *Souvenir de Bonny-sur-Loire* : 10.000 ; Meissonnier, *Le Liseur rose* : 17.000 (adjudgé 23.500 à la vente de la marquise Landolfo Carcano en 1912) ; Millet, *La Baratteuse* : 41.000 (adjudgé 17.000 à la vente de la collection Belanger en 1898) ; Ricard, *La Jeune Italienne* : 12.500 ; Rousseau, *Un Hameau en Normandie* : 8.800 (adjudgé 20.000 à la vente de la collection S. W. Wilson en 1881 et 22.000 à la vente E. Secrétan en 1889) ; Troyon, *La Bergère* : 44.000 ; Ziem, *Canal à Venise* : 16.200 ; Produit total : 2.277.466.

4 juillet. — Vente EDG. DEGAS (4^e vacation). La

dernière des ventes Degas a donné un total de : 183.595. Commencées sous le bombardement, les vacations se sont terminées dans la joie de la victoire et ont atteint le chiffre imposant de 10.827.826 fr. (La vente Doucet, qui seule en France, a dépassé ce record, avait produit, en 1913, 13.884.460.) Dans les ventes Degas, l'atelier seul a donné 8.649.573 et les collections 2.178.253. A la dernière vacation les enchères ont été chaudement poussées. Un fusain, *Femmes à leur toilette*, a fait 6.000; trois pastels en un cadre, *Vues de mer* : 20.200; deux autres, *Plage à marée basse* et *Marine* : 10.200.

4 juillet. — Collection LÉO DELIBES : PUVIS de Chavannes, *Au clair de lune* : 18.500.

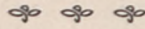
9 juillet. — Vente de tableaux, études et dessins, par G. COURBET.

Il s'agissait d'une trentaine d'œuvres longtemps conservées par M^{me} Juliette Courbet, et qui ont fait un produit total de 528.710 francs.

Une grande toile, aux gris savoureux et inattendus, *La Toilette de la Mariée*, a atteint 41.000 francs; *La Dame de Francfort*, 66.000 francs; la pitoyable *Dame en périssoire*, 15.100 francs. *La Dent du Midi*, paysage de la plus rare qualité, n'a atteint que 17.500 francs. Par contre, *La Source* a été acquise par le Louvre pour 150.000 francs. Nous craignons que cette figure ne soulève pas au musée l'enthousiasme qu'elle a provoqué aux enchères.



LIVRES ET REVUES



Renoir par **Albert André**. — Paris, Crès, 1919, in-4°, 40 pages et 40 planches (Édition des *Cahiers d'aujourd'hui*).

En tête d'un élégant recueil d'œuvres récentes de Renoir, M. Albert André a publié sur le peintre quelques notes fort instructives. On rend parfois un bien mauvais service aux artistes en renom en recueillant comme des oracles tous les mots qui sortent de leur bouche. Mais Renoir ne joue pas au pontife. Il ne veut pas être autre chose qu'un peintre; un peintre qui, à soixante dix-sept ans a conservé pour son métier une passion ardente. Aussi y a-t-il profit à s'arrêter devant les souvenirs et les propos familiers que M. Albert André a notés avec beaucoup de tact.

Qu'on nous permette de citer, à titre d'exemple, ces quelques lignes :

« Lorsqu'on regarde les œuvres des anciens, on n'a vraiment pas à faire les malins. Quels ouvriers admirables avant tout étaient ces gens-là. Ils savaient leur métier ! Tout est là. La peinture n'est pas de la rêvasserie. C'est d'abord un métier manuel et il faut le faire en bon ouvrier. Mais on a tout chambardé. Les peintres se croient des êtres extraordinaires; ils s'imaginent qu'en mettant du bleu à la place du noir ils vont changer la face du monde. »

Et, plus loin :

« Chacun chante sa chanson s'il a de la voix. Lorsque je dis qu'on apprend à peindre au Louvre, je n'entends pas dire qu'on aille gratter les vieux vernis des tableaux pour chiper les trucs et recommencer Rubens ou Raphaël. On doit faire la peinture de son temps. Mais c'est là, au Musée, qu'on prend le goût de la peinture, que la nature ne peut pas, seule, vous donner... »

Renoir ajoute modestement que ce sont là des vérités de La Palisse. Mais il est bon quelquefois de revenir à La Palisse.



Giovanni Battista Piranesi. 1720-1778, par **Henri Focillon**. — Paris, Laurens, 1918, in-4°, xxiv × 324 p. et 32 pl.

Piranesi est l'un des plus grands artistes de l'Italie, l'un des plus puissants et des plus singuliers des temps modernes. Architecte, archéologue, peintre, inventeur d'un style décoratif, graveur surtout, il a eu une influence considérable; il a enrichi la langue de l'eau-forte, rénové les études antiques, ajouté au domaine de la poésie, créé un sens nouveau du fantastique et du colossal. Les spécialistes se perdent dans les éditions et rééditions de son œuvre copieux. Pour élever à la gloire de Piranesi le monument auquel il a droit, il fallait réunir les connaissances et les qualités d'un érudit et d'un artiste. Le livre de M. Focillon est digne de son sujet.

Selon la coutume sans laquelle il n'y aurait guère de thèse en Sorbonne, nous avons ici, en même temps que le portrait le plus complet et le plus sûr de Piranesi, celui de son siècle et de son pays. Cette tradition n'est pas à regretter, car le voyage dans la Venise et dans la Rome du XVIII^e siècle est aussi agréable qu'instructif, avec un guide comme M. Focillon, qui sait tout des choses et des gens, qui connaît les secrets des cénacles académiques et des laboratoires d'artistes, qui a longuement pratiqué tous les beaux « motifs » des ruines antiques, des décombres grandioses et des fastueuses « perspectives », aussi bien que les coins familiers, grouillants de vie populaire.